



ÉTABLISSEMENTS PRIVÉS D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

SEG
PARIS

SEG
BORDEAUX

SEG
LILLE

SEG
LYON

SEG
NANTES

SEG
STRASBOURG

SEG
TOULOUSE

Sujets types du Concours Prism

A decorative graphic consisting of several colored squares (blue, green, yellow, purple, red, orange) arranged in a scattered pattern on the right side of the page.



Épreuve de culture générale

DURÉE = 3H00



COEFF
4

Épreuve de culture générale

TROIS TEXTES VOUS SONT PROPOSÉS

1

Vous devrez faire ressortir pour chacun des textes les idées générales. (5 lignes ou 50 mots par texte)

2

2. Ensuite, vous élaborerez une réflexion pour confronter les idées des auteurs et les analyser à la lumière de l'actualité, de vos références culturelles et de vos connaissances personnelles. (2 pages)

— TEXTE 1 —

Le journalisme, victime de l'audimat

(...)

Actuellement, chez les journalistes de presse écrite, et en particulier chez ceux qui occupent une position dominée à l'intérieur de cette presse, qui sont dans des petits journaux et dans des petites positions, on voit se développer un discours très critique à l'égard de la télévision.

En fait, ces représentations sont des prises de positions où s'exprime essentiellement la position de celui qui les exprime, sous des formes plus ou moins déniées. Mais en même temps, ce sont des stratégies visant à transformer la position. Aujourd'hui, dans le milieu journalistique, la lutte autour de la télévision est centrale ; ce qui fait qu'il est très difficile d'étudier cet objet. Une part du discours à prétention savante sur la télévision n'est que l'enregistrement de ce que les gens de télévision disent à propos de la télévision.

(Les journalistes diront d'autant plus volontiers d'un sociologue qu'il est bon que ce qu'il dit est plus près de ce qu'ils pensent. Ce qui fait qu'on ne peut pas espérer – et d'ailleurs, c'est bien qu'il en soit ainsi – être populaire auprès des gens de télévision lorsqu'on essaie de lire la vérité sur la télévision) . Cela dit, on a des indices du recul progressif du journalisme de presse écrite par rapport à la télévision : le fait que la place du supplément télévision ne cesse d'augmenter dans tous les journaux, le fait que les journalistes accordent le plus grand prix au fait d'être repris par la télévision (et aussi, évidemment, d'être vus à la télévision, ce qui contribue à leur donner du prix dans leur journal : un journaliste qui veut avoir du poids doit avoir une émission à la télévision ; il arrive même que des journalistes de télévision obtiennent des positions très importantes dans des journaux écrits, mettant ainsi en question la spécificité même de l'écriture, du métier : si une présentatrice de télévision peut devenir du jour au lendemain directrice d'un journal, on est obligé de se demander en quoi consiste, la compétence spécifique du journaliste) ; le fait aussi que ce que les Américains appellent l'agenda (ce dont il faut parler, le sujet des éditoriaux, les problèmes importants) est de plus en plus défini par la télévision (dans la circulation circulaire de l'information que j'ai décrite, le poids de la télévision est déterminant et s'il arrive qu'un thème

Épreuve de culture générale

– une affaire, un débat – soit lancé par les journalistes de la presse écrite, il devient déterminant, central, que lorsqu’il est repris, orchestré, par la télévision, et investi, du même coup, d’une efficacité politique). La position des journalistes de la presse écrite s’en trouve menacée et du même coup la spécificité de la profession est mise en question. Tout ce que je dis là serait à préciser et à vérifier : c’est à la fois un bilan fondé sur un certain nombre de recherches et un programme. Ce sont des choses très compliquées où on ne peut faire avancer réellement la connaissance que par un travail empirique très important (ce qui n’empêche pas certains détenteurs auto-désignés d’une science qui n’existe pas, la “médiologie” de proposer, avant même toute enquête leurs conclusions péremptoires sur l’état du monde médiatique).

Mais le plus important, c’est que, à travers l’accroissement du poids symbolique de la télévision et, parmi les télévisions concurrentes, de celles qui sacrifient avec le plus de cynisme et de succès à la recherche du sensationnel, du spectaculaire, de l’extraordinaire, c’est une certaine vision de l’information, jusque-là reléguée dans les journaux dits à sensation, voués aux supports et aux faits divers, qui tend à s’imposer à l’ensemble du champ journalistique. Et c’est, du même coup, une certaine catégorie de journalistes, recrutés à grands frais pour leur aptitude à se plier sans scrupules aux attentes du public le moins exigeant, donc les plus cyniques, les plus indifférents à toute forme de déontologie et, a fortiori, à toute interrogation politique, qui tient à imposer ses “valeurs”, ses préférences, ses manières d’être et de parler, son “idéal humain”, à l’ensemble des journalistes. Poussées par la concurrence pour les parts de marché, les télévisions recourent de plus en plus aux vieilles ficelles des journaux à sensation, donnant la première place, quand ce n’est pas toute la place, aux faits divers ou aux nouvelles sportives : il est de plus en plus fréquent que, quoi qu’il ait pu se passer dans le monde, l’ouverture du journal télévisé soit donnée aux résultats du championnat de France de football ou à tel ou tel autre évènement sportif, programmé pour faire irruption dans le journal de vingt heures, ou à l’aspect le plus anecdotique et le plus ritualisé de la vie politique (visite de chefs d’Etat à l’étranger, etc.) sans parler des catastrophes naturelles, des accidents, des incendies, bref de tout ce qui peut susciter un intérêt de simple curiosité, et qui ne demande aucune compétence spécifique préalable, politique notamment. Les faits divers, je l’ai dit, ont pour effet de faire le vide politique, de dépolitiser et de réduire la vie du monde à l’anecdote et au ragot (qui peut être national ou planétaire, avec la vie des stars ou des familles royales), en fixant et en retenant l’attention sur des événements sans conséquences sans conséquences politiques, que l’on dramatise pour en “tirer des leçons” ou pour les transformer en “problèmes de société” : c’est là, bien souvent, que les philosophes de télévision sont appelés à la rescousse, pour donner sens à l’insignifiant, à l’anecdotique et à l’accidentel, que l’on a artificiellement

Épreuve de culture générale

porté sur le devant de la scène et constitué en évènement, port d'un fichu à l'école, agression d'un professeur ou tout autre "fait de société" bien fait pour susciter des indignations pathétiques à la Finkielkraut ou des considérations moralisantes à la Comte-Sponville. Et la même recherche du sensationnel, donc de la réussite commerciale, peut aussi conduire à sélectionner des faits divers qui, abandonnés aux constructions sauvages de la démagogie (spontanée ou calculée) peuvent susciter un immense intérêt en flattant les pulsions et les passions les plus élémentaires (avec des affaires comme les rapt d'enfants et les scandales propres à susciter l'indignation populaire), voire des formes de mobilisation purement sentimentales et caritatives ou, tout aussi passionnelles, mais agressives et proches du lynchage symbolique, avec les assassinats d'enfants ou les incidents associés à des groupes stigmatisés.

Il s'ensuit qu'aujourd'hui les journalistes de la presse écrite sont devant un choix : est-ce qu'il faut aller dans le sens du modèle dominant, c'est-à-dire faire des journaux qui soient des quasi-journaux de télévision, ou est-ce qu'il faut accentuer la différence, faire une stratégie de différenciation de produit ? Faut-il entrer dans la concurrence, au risque de perdre sur les deux tableaux, de perdre le public associé à la définition stricte du message culturel, ou accentuer la différence ? Le problème se pose aussi à l'intérieur du champ télévisuel lui-même, sous-champ qui est englobé dans le champ journalistique. Dans l'état actuel de mes observations, je pense que, inconsciemment, les responsables, victimes de la "mentalité audimat", ne choisissent pas vraiment. (On observe ainsi, très régulièrement, que les grands choix sociaux ne sont faits par personne. Si le sociologue dérange toujours un peu, c'est qu'il oblige à rendre conscientes des choses qu'on préfère laisser inconscientes). Je pense que la tendance générale porte les organes de production culturelle à l'ancienne à perdre leur spécificité pour aller sur un terrain où ils seront battus de toute façon. Ainsi la chaîne culturelle, La Sept devenue Arte, est passée, très rapidement, d'une politique d'ésotérisme intransigeant, voire agressif, à un compromis plus ou moins honteux avec les exigences de l'audimat qui conduit à cumuler les compromissions avec la facilité en prime time et l'ésotérisme aux heures avancées de la nuit. Le monde est devant un choix du même type. (...)

Pierre BOURDIEU, Sur la télévision, p 56 à 60, éditions Liber, décembre 1996.



Épreuve de culture générale

— TEXTE 2 —

Le journaliste dans la société moderne

L

es témoignages les plus autorisés attestent qu'il est le plus souvent difficile – voire même impossible – de rendre compte d'un événement quel qu'il soit, avec exactitude.

C'est ainsi que le journaliste Henri Béraud affirme de son métier qu'on y passe "la moitié de sa vie à parler de ce que l'on ne connaît pas et l'autre moitié à taire ce que l'on sait" ; ou encore que François Mauriac n'hésite pas à écrire, dans son fameux Bloc-notes : "l'information est fautive par essence, j'en suis venu à le croire. Un journaliste professionnel est un homme qui déforme les faits, consciemment ou non". Pessimisme en forme de boutade et par là même excessif. Mais à propos d'incidents qui, dans la cour de la Sorbonne, préludèrent à la révolte du Quartier latin en mai-juin 1968, le professeur Alfred Kastler, prix Nobel de physique et, par conséquent, entraîné aux méthodes critiques, devait reconnaître : "j'ai recueilli des témoignages absolument contradictoires émis les uns et les autres par des témoins oculaires". Chacun peut, à son tour, faire cette expérience lors de quelque fait divers provoquant un attroupement dans la rue. Même si l'on peut mettre en cause leur bonne foi, les témoins sont très rarement d'accord, tant l'âge, l'état de santé, l'inexpérience, les préjugés de famille, de profession ou de classe peuvent interférer.

Il n'est pas sans signification que le journaliste, comme le policier, bien qu'avec une éthique et des moyens fort différents, doive, lui aussi, se livrer à une "enquête".

Cette enquête sera menée soit par un correspondant permanent établi à demeure sur place, soit par envoyé spécial ne disposant que d'un temps limité, généralement assez bref. Toutefois, comme aucun journal, aucune entreprise de radiodiffusion ou de télévision ne dispose d'assez de ressources pour entretenir partout des informateurs qualifiés, on aura souvent recours à des agences de presse, plus particulièrement aux grandes agences américaines, anglaises ou françaises, qui disposent d'un réseau mondial. Fonctionnant à la manière des grossistes, elles livrent à ces détaillants que sont les journaux et les postes émetteurs les nouvelles que ceux-ci mettent à la disposition du lecteur, de l'auditeur ou du spectateur, en un mot, du consommateur. Ainsi se trouve assurée une pluralité des sources qui, sous le rédacteur en chef et de ses équipes spécialisées, permet – du moins en principe – une meilleure approche de la vérité.

Épreuve de culture générale

Pour l'informateur, il ne suffit pas de savoir, il faut se hâter de faire savoir. La télévision permet l'instantanéité. Elle vous présente l'événement "comme si vous y étiez" souvent même mieux que si vous y étiez. Les téléspectateurs ont pu suivre ainsi beaucoup mieux que la plupart des assistants l'assassinat du président Kennedy ou l'arrivée des troupes russes mettant brusquement fin à l'éphémère printemps de Prague. S'il s'agit du championnat de ski, la télévision permet d'observer beaucoup plus confortablement et complètement les péripéties de la course, du point de départ jusqu'à l'arrivée. La radio a, elle aussi, l'avantage de l'instantanéité sans que pour autant la presse écrite se soit trouvée déclassée. Le journal garde le double avantage d'un certain recul, qui permet une plus large explication, et d'une plus grande souplesse puisqu'il reste beaucoup plus aisément à disposition. Bien que se multiplient déjà transistors et téléviseurs de poche et que la radiotélévision ait tendance à faire de plus en plus large la part des commentaires, on peut toujours dire que la télévision montre l'événement, que la radio l'annonce et que le journal l'explique. Il reste que la radiotélévision peut atteindre simultanément des quantités illimitées d'êtres humains et permet de faire accéder brusquement à l'information les populations illettrées. Importées d'Amérique, les expressions "mass média" et "mass communication" traduisent ce fait capital, aussi gros de conséquences, qu'a pu l'être au XV^e siècle l'invention de l'imprimerie.

Faire savoir implique un choix et une présentation selon une échelle de valeurs qui tient compte de l'importance, de l'originalité, de l'éloignement ou de la proximité des faits considérés. La vieille règle, dite du "mort kilomètre" exprime assez bien le fait que l'intérêt suscité par une révolution ou un cataclysme naturel est, général, en proportion directe du nombre des morts et en raison inverse de la distance. Le cynisme n'est qu'apparent. Dans la vie privée comme dans la vie publique, l'ampleur et la vivacité des réactions varient pour chacun selon qu'il se sent plus ou moins directement concerné.

Hubert BEUVE-MERY, fondateur du journal *Le Monde*,
(Grand Larousse encyclopédique, 1970)



Épreuve de culture générale

— TEXTE 3 —

L'évolution de la presse

Arrêtons-nous à un phénomène qui semble mériter l'attention du sociologue et dont on ne peut pas ne pas s'émouvoir, à une époque où la presse apparaît toute puissante maîtresse de l'opinion, capable de tout bien et de tout mal.

Je veux parler de l'évolution précipitée du journalisme, en ces dernières années. L'historique en serait trop long et me retarderait trop. Je me bornerai, pour en examiner ensuite les conséquences, à constater les deux faits caractéristiques de cette évolution : d'une part, une avalanche de papier, une concurrence exaspérée entre les grands quotidiens, la guerre à coups de réclames, de primes et de millions – d'autres part, l'importance de plus en plus grande de l'information sèche, rapide, toute nue.

Les conséquences, elles éclatent aux yeux ; il est bien évident qu'en cet état de choses, le journal de six ou huit pages, à cinq centimes, supportant des frais énormes, est ou sera tôt ou tard obligé, pour pouvoir subsister, de faire argent de tout. Nous verrons s'aggraver d'exécrables abus : le chantage sous toutes ses formes, les éloges vendus, le silence acheté. Voyez déjà, la réclame, reléguée jadis à la quatrième page, envahit maintenant tout le journal, depuis l'article de fond jusqu'à la signature du gérant. Les éditeurs traitent ; les théâtres feront bientôt de même ; la critique dramatique tombera comme la critique littéraire. Nous devons en venir là, c'est fatal. Sous le règne du capitalisme, rien ne saurait arrêter la déchéance morale de la presse.

Ah ! Parlons-en aujourd'hui de la liberté de la presse ! Elle est encore sauvegardée dans quelques journaux, où l'on respecte l'indépendance de la pensée humaine. Ailleurs, c'est fini. On pourrait croire qu'elle existe, du moins, pour les bailleurs de fonds, les directeurs. Non, même pour ceux-ci, elle est un leurre. Un journal, n'étant souvent entre leurs mains qu'une affaire, ne saurait avoir d'autre souci que de plaire au public, de retenir l'abonné. Esclave de l'opinion, des préjugés, de la mode, prisonnière de l'actualité, telle est, à quelques exceptions près, la presse contemporaine.

Quant au rédacteur, c'est le salarié qui passe, c'est l'affiche qui couvre la façade. Son rôle est de divertir le lecteur, pour l'amener jusqu'aux annonces de la quatrième page.

Et qu'importe, si sa conscience se soulève ! On n'a que faire de ses convictions. Qu'il se soumette ou se démette ! La plupart, dont la plume est l'unique gagne-pain, se résignent.

Épreuve de culture générale

Derrière eux, prudemment embusqués, agissent les entrepreneurs d'affaires, prélevant des impôts sur la peur, la sottise et la vanité.

Ainsi, la combinaison financière a tué l'idée, la réclame a tué la critique. Il faut que tout rapporte. Jamais plus flagrante, plus cynique contradiction n'exista entre la pensée parlée et la pensée écrite. Les éloges, mensonges ! L'invective, mensonge ! Le silence même, mensonge et quelquefois chantage !

“Autrefois, me disait avec mélancolie un très vieux journaliste, la presse était honorée de l'estime et du respect de tous. On ne soupçonnait pas sa bonne foi, son indépendance, son désintéressement. Les journaux, alors peu nombreux, avaient tous un public de choix, des lecteurs qui se passionnaient pour une idée. Tout ce reportage hâtif, qui triomphe aujourd'hui, à la mode américaine, était ignoré. A peine réservait-on une petite place aux annonces et aux réclames. M. de Girardin¹ est venu, qui a changé tout cela, qui fit de la presse une puissance d'exploitation et en fut le premier corrupteur. Par lui, s'implanta le journal d'affaires... Le jour n'est pas loin où la presse, en France, sera toute au pouvoir de trafiquants véreux. Jadis véhicule de la pensée, elle ne charrie plus que du scandale. C'est devenu une propagande au profit d'entreprises financières, de combinaisons louches, et ce sera bientôt une carrière où il n'y aura plus ni honneur ni profit moral à recueillir”.

Ainsi me parlait ce vieillard, et il y a sans doute quelque exagération dans ces paroles amères. Il est juste aussi d'ajouter que le public entier est complice et qu'il a la presse qu'il mérite. Il veut des horreurs, des mensonges, une proie à dévorer, les journaux le servent à son gré, lui donnent en pâture l'honneur d'un tel, la réputation qu'il jalouse, et des violences, des injures, tout ce qui, en un mot, peut satisfaire sa curiosité perverse ou sa basse envie. Et, dites-vous encore, le public ne demande plus qu'à être bien informé ; il n'a que faire des pesantes polémiques, il veut des faits. Donnez-lui des détails sur tel événement, tel crime. Un journal qui ne tiendrait pas compte de ces goûts de l'époque, périliterait. Il faut, malgré nous, si nous voulons vivre, étriller² continuellement la sensualité d'un public nerveux, avide d'émotions et qui se dérobe d'ailleurs, dès qu'on prétend exiger de lui le moindre effort de pensée. Jugez du désappointement des concierges, si, demain, en ouvrant leur journal, ils n'y trouvaient point leur pitance accoutumée : un ou deux assassinats, quelques exploits d'apaches, une catastrophe, un procès scandaleux et de graves révélations. Ainsi, il semble que le mal seul ait droit à la réclame. L'artiste et le savant peuvent mourir dans leur tour d'ivoire, silencieux et ignorés ; il est entendu que le bien ne fait pas de bruit.

¹Emile de Girardin (1806 - 1881) : créateur de la grande presse quotidienne française

²étriller : brosser, flatter

Épreuve de culture générale

Pour attirer l'attention de la presse, que faut-il, en effet ? Une belle œuvre d'art, une découverte scientifique, une noble action ? Non, mais un méfait, quelque énorme escroquerie. La presse ne paraît préoccupée que de découvrir, chaque jour, un nouveau bandit pour en entretenir le public. Pourtant, le bien existe aussi : qui s'en douterait, à ne lire que les journaux. Le mal seul est encouragé, car croyez bien que les apaches³ eux-mêmes ne sont pas insensibles à la réclame et qu'ils éprouvent le doux frisson de la vanité satisfaite, à parcourir les faits divers qui relatent si complaisamment leurs forfaits.

Mais il y aurait trop à dire sur un tel sujet ; il faut conclure. Cette évolution du journalisme ne constitue pas un progrès ; elle rend l'avenir redoutable, en faisant de la presse une puissance au seul profit des gros capitalistes, car allez donc aujourd'hui fonder un journal, si vous n'avez au moins un million !

Pour ma part, je proteste contre cette concurrence, cette avalanche de papier à cinq centimes qui font qu'un journal, perdant sur le produit de sa vente même, se trouve dans la nécessité de se rattraper par ailleurs... et nous venons de voir que cet ailleurs est chargé d'intolérables abus.

Paul Brulat

Les tendances nouvelles
N° 25 -30 octobre 1906

³apaches : malfaiteurs, bandits (sens anciens)

